L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
BUREAUX, 7, RUE D CHARTRES
NOUVELLE-ORLÉANS.
MERCREDI MATIN, 1er FEVRIER.

FEUILLETON.

MARCOF LE MALOUIN

PAR

ERNEST CAPENDU.

DEUXIÈME PARTIE.

L'ABBAYE DE PLOGASTEL.

VII

LA RELIGIEUSE.

La porte s'ouvrit, et un homme de haute taille, enveloppé d'un ample manteau, entra doucement.

— Bonjour, mon ami, fit la religieuse en tendant à l'étranger une main sur laquelle celui ci posa ses lèvres avec un mélange de respect profond et d'amour brûlant.

— Bonjour, chère Julie, répondit l'inconnu. Comment avez-vous passé la nuit ?

— Bien, je vous remercie ; et vous ?

— Parfaitement.

— Vous vous accoutumez un peu à cette existence étrange que vous vous êtes faite ?

— Je m'accoutumerai à tout pour avoir le bonheur de vous voir, vous le savez bien.

— Chut ! Philippe. N'oubliez pas l'habit que je porte.

— Hélas ! Julie, cet habit fait mon plus cruel remords !

— Ne parlez pas ainsi ! Dites-moi plutôt si vous avez eu soin de fermer la porte des souterrains.

— Sans doute. Pourquoi cette demande ?

— C'est que depuis hier nous avons de nouveaux habitants de l'abbaye.

— Qui donc ?

— Je l'ignore.

— Je le saurai, Julie !

— N'allez pas commettre d'imprudence, Philippe !

— Oh ! ne craignez rien, ce n'est que la curiosité qui me pousse ; car ici nous sommes en sûreté, et nous pouvons braver tous les regards extérieurs.

— Oui ot Jocelyn l'interrompit la religieuse après un court silence.

— Mes vœux instamment, répondit notre ancienne connaissance, le vœux serviteur du marquis de Loc-Ronan en paraissant sur le seuil de la cellule.

— Avez-vous apporté des provisions, mon ami ?

— Oui, répondit la marquise.

— Dis-moi, sœur Julie, mon bon Jocelyn, interrompit l'inconnu, Madame ne veut plus être nommée autrement.

— Oui, monsieur, répondit Jocelyn. L'étranger alors écarta son manteau et le jeta sur une chaise.

Cet homme était le marquis de Loc-Ronan.

Le vieux Jocelyn s'empressa de placer sur la petite table un frugal repas, bien difficile de celui auquel avaient pris part les habitants de l'aile opposée du couvent.

Le marquis offrit la main à la religieuse, et tous deux s'assirent en face l'un de l'autre.

Jocelyn demeura debout, appuyé contre le chambranle de la porte, et, aux éclairs de joie que laissaient ses yeux, il était facile de lire sur tout le bonheur qu'éprouvait le fidèle serviteur.

Le marquis se pencha vers la religieuse et lui tint une question à voix basse.

— Mais non, répondit Philippe, répondit-il vivement ; vous savez bien que vous n'avez pas besoin de ma permission pour agir en maître.

Le marquis se retourna.

— Jocelyn, dit-il.

— Monseigneur ?

— Depuis trois jours tu as partagé ma table.

— Vous me l'avez ordonné, monseigneur.

— Et maintenant je te l'ordonne encore, mon ami, Jocelyn. Viens donc prendre place à nos côtés.

— Mon bon maître, n'exigez pas cela !...

— Pourquoi donc ?

— Je ne le pourrais jamais.

— Comment, tu refuse de m'obéir ?

— Monseigneur, songez donc qui je suis !...

— Jocelyn, dit vivement la jeune femme, c'est pour que M. le marquis ne rappelle qui vous êtes, que nous vous prions, vous deux de vous asseoir auprès de nous ; vous êtes mon ami aussi, et songez vous-même que vous faites partie de la famille. Vous n'êtes plus un serviteur, vous êtes un ami.

Et la religieuse, avec un geste d'une adorable bonté, tendit la main au vieillard.

Jocelyn, les yeux pleins de larmes, s'agenouilla pour baiser cette main si douce et fine. Puis comme un enfant qui n'ose résister aux prières d'un maître qui craint qu'il ne le prenne pour de la fierté, il prit place tandis et en face du marquis et de sa charmante compagne.

— Mon Dieu, Julie ! dit Philippe avec émotion, que vous êtes bonne et charmante !

— Je ne puis que de Dieu qui nous voit et de vous prier toujours, mon Philippe ! répondit la religieuse.

— Oh ! que je suis heureux ainsi !

— Et vous, mon ami ?

— Je le savez-vous pas, Julie ? Je vous jure que depuis dix ans, voici le premier moment de bonheur que je goûte, et c'est avec vous que je le dois...

— Il ne manque donc rien à ce bonheur dont vous parlez ?

— Hélas ! mon amie, le cœur de l'homme est ainsi fait qu'il désire toujours ! Je serais certainement heureux, je vous l'ai dit, si je n'avais rien à voir encore au monde.

— Que dites-vous ?

— Marcof...

— Marcof !... Eh ! mon Philippe, jadis dans, lorsque nous habitions Rennes, ce n'était pas Marcof parmi... — c'est donc celui dont Jocelyn vous aime ; bien ! bien ! — Marcof !

— Oui, répondit le marquis.

— Et vous ne l'aimez pas, mon bon ami ?

— Je ne le hais point, Julie ! Je voulais que depuis dix ans, voici le premier moment de bonheur que je goûte, et c'est avec vous que je le dois...

— Il ne manque donc rien à ce bonheur dont vous parlez ?

— Hélas ! mon amie, le cœur de l'homme est ainsi fait qu'il désire toujours ! Je serais certainement heureux, je vous l'ai dit, si je n'avais rien à voir encore au monde.

— Que dites-vous ?

— Marcof...

— Marcof !... Eh ! mon Philippe, jadis dans, lorsque nous habitions Rennes, ce n'était pas Marcof parmi... — c'est donc celui dont Jocelyn vous aime ; bien ! bien ! — Marcof !

— Oui, répondit le marquis.

— Et vous ne l'aimez pas, mon bon ami ?

— Je ne le hais point, Julie ! Je voulais

— Oui, monsieur.

— Va chercher, mon ami, et apporte-le promptement ...

Jocelyn sortit aussitôt pour exécuter les ordres de son maître.

Avant de continuer notre récit, nous croyons de notre devoir d'expliquer brièvement au lecteur comme il se fait que nous ayons pénétré dans les cellules souterraines du couvent de Plogastel, le marquis de Loc-Ronan, aux funérailles duquel nous avons assisté.

On se souvient sans doute de la conversation qui avait eu lieu entre le marquis et les deux frères de sa première femme.

On se rappelle les menaces de Diégo et de Raphael, et l'imposition qu'ils avaient osé faire au seigneur breton.

Celui-ci se sentant pris dans les griffes de ces deux vautours, plus altérés de sang et que de son sang, avait résolu de tenter un effort suprême pour s'arracher à ces mains qui l'étreignaient sans pitié. Le marquis de Loc-Ronan avait rapporté rapide, d'un voyage qu'il avait fait en Italie, un narcotique tout-puissant, dû aux secrets travaux d'un chimiste habile, narcotique qui parvenait à simuler entièrement l'action destructive de la mort.

Ne voyant pas d'autre moyen de reconquérir sa liberté individuelle, il avait recours à ce breuvage, à l'effet duquel il ajoutait une forte dose.

Disons immédiatement que le marquis était honnête homme, et homme d'honneur par excellence.

A l'époque de son mariage avec mademoiselle de Fougeray, il n'avait pas tardé à s'apercevoir de l'indigne conduite de celle à laquelle il avait eu la faiblesse de confier l'honneur de son nom.

Aussi, lorsqu'il apprenait un acte de mauvaise, sa conscience ne lui reprochait-elle rien.

Pour lui, c'était faire justice ; peut-être trompait-il, mais à coup sûr, n'était de bonne foi.

Mais une seconde fois et adorant sa femme, il avait vu son bonheur se briser, grâce à l'adresse infernale du comte de Fougeray et du chevalier de Fresy.

A partir de ce moment, son existence était devenue celle du damné. Malemort dans sa clôture, il en était demeuré et heureux frères. Nous en avons eu la preuve sous les yeux.

Donc le marquis avait résolu d'en finir, coûte que coûte, avec cette domination intolérable. Il comptait sur deux-ils qu'à son Marcof qui, en le fait, avait pris la mer à la suite de sa conférence avec son frère. Le marquis avait mis une retraite sous projets à exécuter. Nous en connaissons les résultats.

A quoins cependant que, dès que le corps avait été enfermé dans le cercueil, Jocelyn, fidèle valet dévoué, avait pénétré de son maître, avait exigé qu'après la cérémonie funèbre lui seul procédât à la fermeture du cercueil.

Tout le monde s'était donc éloigné de la chapelle. Jocelyn alors avait enlevé le prétendu cadavre et l'avait déposé dans une chambre secrète réservée derrière le maître-autel. Puis il avait enveloppé dans le linceul un énorme lingot de cuivre préparé d'avance. Cela fait, et la bière refermée, on avait procédé à la descente du cercueil dans les caveaux du château.

La nuit venue, le fidèle était sorti de son cimetière lézhastique, et, s'appuyant sur Jocelyn, avait quitté mystérieusement la demeure à l'heure à laquelle Marcof arrivait à Penmarch.

Le gentilhomme et son serviteur se dirigèrent à pied vers le couvent de Plogastel, dans lequel le marquis savait que s'était nouvellement retiré sa femme. Seulement, il ignorait l'expulsion récente des nonnes. Arrivé vers l'aube du jour il pénétra dans le cloître, grande fut sa stupéfaction, en trouvant l'abbaye déserte.

Le marquis parcourut en vain bâtiment solitaire. Désespéré, il prit la résolution de se cacher jusqu'à la nuit dans les souterrains. Alors il se jouerait en quête de la cause de cette solitude désolée. Jusque-ce moment les habitants mystérieux pour y trouver un refuge. Il ne savait dès jardinier du couvent de Plogastel, et l'enfant avait joué bien souvent dans ces cellules obscures que se réservaient les religieuses les plus austères. Le dédale était donc pour tous les deux, et il connaissait à l'obscurité un asile et ce dédale de voûtes et de corridors nombreux.

Bref, Jocelyn, guidé par ses souvenirs, parvint à introduire son maître dans ces réduits inconnus de tous.

Au moment où ils y pénétraient, ils furent frappés par la clarté d'une petite lampe dont les rayons filtraient sous la porte mal jointe d'une cellule.

Convaincus que quelque gardien du couvent s'était retiré dans les souterrains, ils n'avaient eu aucun hésiter, espérant obtenir des renseignements sur ce qui s'était survenues les nonnes.

Mais à peine eurent-ils franchi le seuil de la cellule, qu'un double cri de joie s'échappa de leur poitrine.

Dans la religieuse demeurée fidèle à son cloître, le marquis et Jocelyn venaient de reconnaître mademoiselle Julie de Château-Giron, marquise de Loc-Ronan.

Cette rencontre avait eu lieu la veille du jour où nous avons nous-même introduit le lecteur près de la belle religieuse.

Le marquis passa les heures de cette première journée à raconter à sa femme et les événements survenus et la résolution qu'il avait prise.

Julie avait conservé pour son mari le plus tendre attachement.

Si elle avait pris le voile lors de la découverte du fatal secret, c'a avait été dans l'espoir d'assurer la tranquillité à venir du marquis.

En un mot, la courageuse femme, faisant abnégation de sa jeunesse et de sa beauté, s'était dévouée, s'offrant en holocauste pour apaiser la colère du mauvais sort.

Elle avait même obtenu la permission de changer de cloître et de quitter celui de Rennes pour celui de Plogastel, dans le seul but de se rapprocher de l'endroit où vivait le marquis de Loc-Ronan, et dans l'espoir d'entendre quelquefois prononcer ce nom si connu dans la province.

La religieuse ignorait que son mari, non comme un époux dont elle était séparée depuis longtemps, mais comme un frère et comme un ami pour lequel elle eût volontiers donné sa vie entière.

Elle apprenait avec ce qu'avait fait le marquis.

Puis elle lui raconta que, lors de l'expulsion de la communauté, elle se trouvait seule dans les cellules souterraines.

La crainte l'avait empêchée de se montrer en présence des soldats, et, les gendarmes une fois partis, ne sachant que faire, elle avait résolu de conserver l'asile que la Providence lui avait ménagé, seule, une vieille femme des environs était dans le secret de sa présence et lui apportait chaque jour ses provisions qu'elle déposait à l'entrée des souterrains.

Des lors il fut convenu que le marquis et Jocelyn habiteraient une cellule voisine de celle de Julie, et que le lendemain, ils commencerait, en plein jour, le commerce de contrebande.

Tout ceci, durant les 3 jours qui viennent de s'écouler ont embrassé 2450 balles, et les recettes 2471 balles y inclus 27540 proprement dites contre 16224 durant le même laps de temps la semaine dernière et 22258 l'an dernier. Recettes depuis le 31 août 759815 balles, contre 637829 l'an dernier. Les exportations ont embrassé 1852 bal. dont 3913 à destination de Liverpool, 1707 à destination de Cork pour y attendre des ordres, 402 à destination de Vera Cruz et 3810 à destination de New York.

ETAT DU COTON.

Stock en mains le 1 sept. 1870, bal.....20096
Arriv. dep. le dern. état.....1455
Arrivé précédemm.....772230 781881
802577
Expédié aujourd'hui..... 757
Expédié précédemment..... 587191 588 901
Stock en mains et à bord.... 213676

TARIF EN FEUILLES—Nous avons encore à publier une complète stagnation de l'article. Il ne s'est rien fait des demandes du pays l'exportation ni pour la consommation. Les cotes étant entièrement nominales nous les omettons.

FRET—La demande des capacités pour les ports étrangers n'a point cédé et les taux sont stationnaires et fermes. Il n'y a dans le portique peu de navires sans engagements, les affaires continuent à être bonnes dans le portique.

Transport par vapeurs—coton pour Liv. 3/4 d. pour New York, et Philadelphie Av. 5/8 ; pour New York $ 50, pour Philadelphie $8 ; maïs pour New York $2 50, beef en tierçons pour du $2.

Sur voiliers—Coton pour Liverpool 5/8 d pour Hamburg 11/16 d, pour Brême 11/16 d, pour Anvers 11/16 d, pour Gênes 1¾ c, gateaux de graines de coton pour Liverpool 32 s 6 d à 35 s, suif 37 s 6 d, huile, 8 s, sucre pour New York, pour Boston $7, melasse pour du $2.

SUCRE—Reçu aujourd'hui 500 boucauts. La demande est bonne et porte sur les meilleures qualités et principalement sur aujourd'hui sur le jaune et le blanc clarifié, le marché est ferme, sans hausse notable ; les cours qui arrivent se vendent rondement à 5 à 6 c pour l'inférieur, 6¼ à 6¾ c pour le commun, 7 à 7¾ c pour le bon commun, 8 à 8¾ c pour le fair à good fair, 9 à 9¾ c pour le fully fair, 10 à 9¾ à 9¾ c pour le prime, 10 à 10¾ c pour le strictement prime, 10 ½ pour la qualité de choix, 8¾ à 10¾ c pour le seconds, 11 à 11½c pour le jaune et 11¾ à 13 c pour le blanc.

MELASSE—Reçu aujourd'hui 1090 barils. La demande est modérée et le stock faible ; les prix sont les mêmes et prévoyant que tous les stocks se sont écoulés à 15 à 25 c pour l'inférieure, 30 à 40 cts pour la commune, 45 à 50 c pour la belle, 50 à 55 c pour la prime, 54 à 55 c pour la strictement prime et 57 à 58 pour la qualité de choix.

FARINE—En demande pour le commerce et pour l'exportation, le stock est faible ; le medium et les bas grades sont rares et les prix courent en faveur des vendeurs. Les ventes d'aujourd'hui ont embrassé 4820 barils, dont 1000 extra et 3820 barils de superfine à $6 37½, 25 do à $6 25, 800 extra à $6 50, 500 de double extra à $6 70, 50 do à $6 75 50 do à $6 85, 100, 350, 300 et 435 de triple extra à $7, 100 do à $7 12½, 50, 500, 100, 100, 194 et 50 de bon 3/4 d'extra de choix à $7 75, 50 et 50 do à $8 125 d'extra pour famille à $8 50, 50 do à $8 75 le baril.

MAIS—Stock rond et bonne demande, mais à des prix plus faciles. La demande active et en partie pour le commerce, pour l'exportation et en partie pour le Mexique. Vente de 12000 sacs dont 2500 de blanc et jaune à des conditions privées, 1300 de blanc à 66 c., 350 blanc jaune à 67 c, 500 de blanc et jaune à 68 c, 500 do blanc et jaune, 700 de blanc et 67 c, 500 de blanc et jaune à 67½ c, 500 do blanc et jaune à 67½ c, 150 et 1300 de blanc à 67 c, 400 de blanc à 67 c et 200 de blanc de choix à 70 c le boisseau.

AVOINE—Stock faible et article ferme. 600 sacks de Louis ont changé de mains à 70 c le boisseau.

SON—Stock faible et tenu à $1 40 les cent livres. Il n'y a pas au débarcadère 50 $1 40 les cent livres.

Théâtres, Concerts, Bals, &c.

THEATRE DE L'OPERA.

Jeudi, 2 Février 1871.
Quatrième représentation de M. LEFRANC.

LE TROUVÈRE,

Grand opéra en 4 actes, de Verdi.

Les représentations ont lieu à 8 1/2 heures et se donnent en alternance à 7 heures précises.

Le Opéra-Comique est ouvert tous les jours de 9 à 4 heures.

Demain, 4 Février—Matinée, à 1/2 précédé, LES DRAGONS DE VILLARS.
Opéra en 3 actes.

Samedi, 11 Février—Première représentation de LA CLOCHE DU COUVENT.

Académie de Musique.

Aujourd'hui, Bénéfice de Mademoiselle Pierrette, pensionnaire de l'Opéra.

Pour la première fois, LE JOUR N. JÉCU.

Mademoiselle Pierrette, pensionnaire de l'Opéra, Mademoiselle Pierrette, pensionnaire de l'Opéra, Mademoiselle Pierrette, pensionnaire de l'Opéra,